



HAL
open science

Le savoir géographique et le sacré dans El Jardín de Flores curiosas d'Antonio de Torquemada

Florence Dumora

► **To cite this version:**

Florence Dumora. Le savoir géographique et le sacré dans El Jardín de Flores curiosas d'Antonio de Torquemada. Le milieu naturel en Espagne et en Italie (XVe-XVIIe siècles) : savoirs et représentations, 12 mars 2009 au 14 mars 2009, colloque international, Mar 2009, Paris, France. pp.59-74. hal-02499692

HAL Id: hal-02499692

<https://hal.univ-reims.fr/hal-02499692v1>

Submitted on 5 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le savoir géographique et le sacré dans *El Jardín de Flores curiosas* d'Antonio de Torquemada¹

Le *Jardín de flores curiosas* élaboré sans doute vers 1567-1568, se compose de cinq livres dont le contenu, fort proche des miscellanées, combine de façon très contrastée la diversité des sujets et le caractère parfois succinct de leur traitement². Ce livre, où abondent les merveilles, associe souvent sans transition les observations rationnelles les plus actualisées en termes de connaissances, avec les mythes, croyances et récits les plus fabuleux³. Par ailleurs, sa forme dialoguée s'inscrit dans la tradition humaniste d'un exposé argumenté par trois interlocuteurs, Luis, Bernardo et Antonio, qui déclinent la démarche intellectuelle de Torquemada en sa progression cohérente, distribuée entre les questions, doutes, contradictions des deux premiers et les réponses du troisième, longues mais pas toujours définitives.

Le dialogue met en œuvre un processus rationnel qui permet d'introduire les connaissances contemporaines tout en conservant des légendes et des dogmes. Ces deux aspects apparaissent en proportion inverse dans le livre 5, consacré au Septentrion, et dans le livre 2, consacré à l'eau, fluviale et marine en particulier. La lecture de ces deux livres fait ressortir trois éléments étroitement associés : l'exposé des connaissances modernes, leur compatibilité avec le sacré et leur perméabilité à un imaginaire hérité en grande partie du Moyen Âge. L'imbrication de ces trois éléments ne semble pourtant pas scellée en un tout solidaire et figé : place est laissée au doute et à des hypothèses, souvent sans réponse, mais dont tout l'intérêt réside dans leur formulation qui peut s'entendre comme une percée vers le rationnel à l'encontre de croyances solidement établies. Il nous faudra donc considérer le merveilleux, très présent dans toute l'œuvre, en fonction de l'esprit curieux et ouvert sur la modernité dont fait preuve Torquemada pour apprécier si le *Jardín de flores curiosas* n'est qu'une somme de curiosités dépourvue de perspicacité ou s'il marque une mise au point rationnelle.

¹ Cet article a été publié dans *Le milieu naturel en Espagne et en Italie : savoirs et représentations. XV^e-XVII^e siècles*, Nathalie Peyrebonne et Pauline Renoux-Caron (éds.), Travaux du Centre de Recherche sur l'Espagne des XVI^e et XVII^e siècles, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2011, p. 59-74.

² Antonio de TORQUEMADA, *Jardín de flores curiosas*, édition de Giovanni Allegra, Madrid, Clásicos Castalia, 129, 1982 et Saint Sébastien, Roger éditeur, Biblio Manías, 2000.

³ Cela a été jugé par certains lecteurs contemporains comme une hétérogénéité peu compréhensible : ainsi Cervantès dans « l'escrutiño » de la bibliothèque de Don Quichotte, fait détruire ce livre pour « mentiroso » (I, 6) de même que le roman de chevalerie de Torquemada, *Historia del invencible caballero don Olivante de Laura* (Barcelona, 1564).

Quel est l'état des connaissances géographiques au début de l'époque moderne ? Depuis la fin du 15^e siècle, la connaissance des continents est en pleine évolution : la cartographie est de plus en plus précise⁴, elle s'étend à des domaines nouvellement découverts et la notion de géographie prend appui sur une surface terrestre dont on connaît maintenant sinon tous les contours du moins la rotondité occupée, à des latitudes déterminées, par des territoires certains. L'ensemble des terres se différencie de l'eau qui entretient avec le sacré un rapport étroit, comme en témoignent le mystère et les peurs qui lui sont liés⁵. Si le concept de géographie n'est pas complètement formé⁶, en revanche la cosmographie est à la fois une notion et une science traditionnelle qui inclut le monde céleste et implique le domaine divin⁷. La cosmographie connaît un renouveau dans la mesure où elle cesse d'être une science métaphysique pour devenir une science physique⁸. Au 15^e siècle, les mesures au sol, possibles depuis la découverte de la *Géographie* de Ptolémée (traduite en 1406), permettent une vision de l'espace plus critique car l'expérience peut être confrontée à la théorie⁹. Par ailleurs, la conception de l'univers, entendu comme objet autonome régi par ses lois propres, commence à peine à se dessiner. Le monde, œuvre de Dieu, est observable et concevable mais son intelligence globale reste un privilège divin¹⁰. L'Afrique subsaharienne constituait jusqu'à la moitié du 15^e siècle la plus grande inconnue parmi les terres repérées¹¹ car on l'identifiait comme partie méridionale de l'Europe dans l'hémisphère nord (Maghreb, Egypte); elle se dessine désormais avec de plus en plus de précision : la navigation, portugaise essentiellement mais aussi italienne, française et espagnole, ne cesse de fournir de nouvelles informations sur

⁴ La Casa de Contratación de Séville comprend un centre scientifique –navigation, cosmographie, cartographie, et enseignement de ces matières– qui est mis sur pied au cours de la 1^{ère} moitié du 16^e siècle, voir Numa BROC, *La géographie de la Renaissance, 1420-1620*, éd. du Comité des Travaux historiques et scientifiques, 1986, p. 194-196. Rappelons qu'au 14^e siècle Boccace avait élaboré un *Dizionario geografico : De montibus, silvis, fontibus, lacubus fluminibus, stagnis seu paludibus et de nominibus maris* où le domaine aquatique occupe une place de premier plan. Ce *Dizionario* continue à être diffusé au 16^e siècle (il existe une édition parisienne datant de 1511).

⁵ Voir Olao MAGNO, *Historia de las gentes septentrionales* (Roma, 1555), ed. Daniel Terán Fierro, Madrid, Tecnos, 1989: libro II, cap. 4 “Del horrible sonido de las cavernas del litoral”, cap. 10 “De la inescrutable profundidad de las costas de Noruega”. La mer, les bruits et fracas des cascades ou des littoraux rocheux, les lacs immenses ou les torrents impétueux nourrissent l'imaginaire.

⁶ Torquemada classe le géographe Strabon (~58-21/25), redécouvert à la Renaissance, comme théologien.

⁷ N. BROC, *La géographie...*, p. 66 : « La cosmographie est la description universelle du monde et la géographie est la description des principaux lieux et parties connues de la terre par montagnes, fleuves, rivières, mers sans avoir regard aux cercles de la sphère, d'après les définitions de Ptolémée ».

⁸ *Histoire comparée des littératures de langues européennes : tome IV, L'époque de la Renaissance, Crises et essor nouveaux. 1560-1610*, Amsterdam, Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 1996-2000 (2000): Kim Veltman, « La cosmographie », p. 412.

⁹ Paul ZUMTHOR, *La mesure du monde*, Paris, Seuil, Poétique, 1993, p. 232.

¹⁰ *Ibid.*, p. 220 : « le discours sur l'univers dans l'Occident chrétien ne connaît pas de changement jusqu'au 14^e siècle ».

¹¹ C'est vrai aussi de l'ensemble de l'hémisphère sud ; concernant l'Afrique subsaharienne, il y a eu des expéditions partant de Marrakech mais elles ont été sans retour, voir Jean-Paul ROUX, *Les explorateurs au Moyen-Âge*, Fayard, 1985, p. 75-76.

les contours africains, données enrichies par l'exploitation des côtes occidentales de l'Afrique –base du commerce triangulaire– et orientales. Il en va de même pour les côtes orientales Nord et Sud de l'Amérique, que Magellan contourne, pour ainsi dire, par le sud en 1521 et dépasse dans son presque tour du monde¹². Torquemada, tirant parti des témoignages récents de voyageurs tels qu'Olaus Magnus, qu'il considère « mejor que todos »¹³, conclut à la supériorité du savoir moderne fondé sur une expérience terrestre et maritime :

Sabed que los antiguos, aunque fueron grandes cosmógrafos o geógrafos [...] nunca supieron ni descubrieron tanto de las tierras como los modernos lo han hecho, que han visto, andado y caminado y navegado tanto, que jamás supieron ni entendieron tantas partidas, regiones y provincias como ahora se saben, no solamente en lo que toca a las Indias Occidentales, [...] sino también a las Orientales y a la parte del Septentrión¹⁴.

Ainsi Torquemada prend-il part à cette conscience de la modernité que Villalón explore dans son *Ingeniosa comparación*¹⁵. Le monde s'offre donc dans toute son immensité mais il apparaît toujours divisé en une partie connue et une autre jugée fondamentalement différente¹⁶. Cette conscience d'un monde inconnu donne lieu à la représentation d'une limite qui sépare les deux mondes : elle est mouvante, en fonction des connaissances, et favorise l'imaginaire dont une des principales fonctions est de peupler l'inconnu, de le rendre formulable par la pensée¹⁷. En tant que démarche intellectuelle, cette activité imaginative se produit conjointement à l'activité scientifique rationnelle même chez les plus éminents savants du moment en la matière : par exemple, Enciso¹⁸ pense le Nouveau Monde, qu'il a vu, en termes réalistes mais l'Asie et l'Afrique en termes merveilleux. Torquemada, qui n'est pas un scientifique¹⁹, manie des sources aussi nombreuses qu'inégales, quant à la valeur

¹² Magellan passe par le détroit qui porte son nom, dans l'archipel de la Terre de Feu mais ne finit pas le tour car il est massacré par les Philippins. C'est Sebastián Elcano qui en 1522 atteint Lisbonne (après trois ans d'expédition) : ce tour du monde suscite un certain scepticisme quant à l'existence de terres australes soutenue par Ptolémée du fait de l'immense « vide du Pacifique », voir N. BROU, *La géographie...*, p. 170-175.

¹³ A. de TORQUEMADA, *Jardín...*, p. 271.

¹⁴ *Ibid.*, p. 245.

¹⁵ Cristóbal de VILLALÓN, *Ingeniosa Comparación entre lo antiguo y lo presente* [1539], Madrid, Sociedad de Bibliófilos Españoles, 1898, p. 156 en particulier.

¹⁶ J.-P. ROUX, *Les explorateurs...*, p. 244 : « Malgré les connaissances sur le proche orient et l'Océan Indien, les routes qui traversent l'Asie centrale, les visites de la Chine, le monde reste divisé en deux : en deçà, le monde proche, connu et au-delà tout le reste entièrement différent » et l'Afrique demeure « un petit continent de notre hémisphère ».

¹⁷ Cette géographie imaginaire « fausse géographie en attendant la vraie », suivant G. Gusdorf, est une projection de l'espace mental dans le vide géographique », *La révolution galiléenne*, 2 vol., Payot, 1969, I, 381, cité par N. BROU, *La géographie...*, 1420-1620, p. 166.

¹⁸ Martín Fernández de Enciso, géographe et navigateur espagnol (mort en 1528), est auteur de *Suma de geographía* (1519) et d'une *Cosmografía*.

¹⁹ Torquemada est même considéré plus comme un dilettante que comme un véritable érudit. Il a d'ailleurs conscience des limites de son savoir : « Probaré adónde podrá llegar, y si no, lo dejaré luego; y aun creo que sería lo más acertado, por no quererme mostrar astrólogo y filósofo y cosmógrafo, sin tener parte ninguna de estas ciencias », *Jardín...*, Saint Sébastien, Roger éditeur, Biblio Manías, 2000, livre 5, p. 238 (seule édition dorénavant citée).

scientifique, mais qui n'en reflètent pas moins les grandes étapes du savoir en matière cosmographique et géographique²⁰. Par la mise en évidence des doutes, des erreurs, des tâtonnements, la citation d'autorités lui permet avant tout de montrer à quel point il est ardu de discerner la vérité, difficulté qui est le propre de la quête intellectuelle dans un domaine encore naissant :

Y no pensaré yo que haré poco en referiros las razones y opiniones de los que hallare, que pueden declararos lo que pretendéis saber de esta parte de tierra [el septentrion] los cuales van tan diferentes y por tan diversos caminos que ninguna *confusión* puede ser mayor²¹.

Les connaissances nouvelles sont telles que Torquemada, au-delà de l'expression de son propre étonnement, donne un aperçu des bouleversements conceptuels qu'elles impliquent. Concernant le Septentrion, en particulier, il constate que face à la nouveauté, l'esprit se replie, par crainte ou par scepticisme, vers les conceptions anciennes, qui semblent garantes de la vérité :

Y no quiero maravillarme de ello [la confusión], ni de que dejen de atinar y acertar en muchas cosas del mundo que están remotas y apartadas en gran cantidad de leguas de tierra, habiendo de por medio tan grandes montes y valles, peñascos y tierras y ríos, sirtes y mares, desiertos inhabitables y otras cosas peligrosas que *nos embarazan a poder dar testimonio de ellas, pues que estando en España, parte de Europa no hay ninguno que con verdad pueda decir que sabe adónde se acaba ni fenece Europa, ni que con razones suficientes dé testimonio de ello sino que siguen la opinión de los antiguos que lo trataron a su voluntad y como quisieron*²².

Cette attitude témoigne d'un temps d'inertie du savoir, expliqué en partie par la résistance de la tradition et aussi par l'écart entre l'expérience maritime et la divulgation des connaissances géographiques. Ainsi la rotondité de la terre, qui n'est plus une nouveauté à la mi-16^e et ne fait aucun doute pour les esprits savants et lettrés, n'est ni divulguée parmi le peuple ni ouvertement admise; cependant Torquemada lui-même présente cette vérité comme incontestable. Il faut dire qu'elle n'est plus qualifiée comme grave hérésie par une Église dont la cosmographie, établie au Moyen-Âge, résiste de moins en moins à l'épreuve du savoir. Pour constituer un danger, il faut que cette position soit associée à des spéculations scientifiques ou conjuguée à d'autres postures religieuses et théologiques, comme ce fut le cas, quelques décennies plus tard, en pleine Contre-Réforme, chez Giordano Bruno ou

²⁰ Ptolémée, Strabon, Pomponius Mela (1^{er} siècle, latin espagnol), Solin (3^e siècle); Pline; la littérature biblique et patristique (saint Augustin) et autres autorités religieuses (saint Thomas); les sources médiévales avec la *Topographie chrétienne* de Cosmas Indicopleustès alias Constantin d'Antioche (6^e siècle), adversaire farouche de la sphéricité de la terre, Jean de Mandeville, *Livre des merveilles*; et parmi les sources contemporaines, Enciso, le Suédois Olaus Magnus dont Torquemada a lu la *Historia de gentibus septentrionalibus*, l'astronome Gemma Frisius, à quoi il faut sans doute ajouter les sources populaires de Galice d'où Torquemada est originaire

²¹ *Jardín...*, livre 5, p. 239, nous soulignons.

²² *Jardín...*, 5, p. 239, nous soulignons.

Galilée²³. Torquemada, par prudence ou par ignorance, ne va pas jusqu'à intégrer la notion de révolution : Copernic ne figure pas parmi ses sources alors que *De revolutionibus orbis celestis* a été imprimé en 1543²⁴ ; d'où sa conception, un peu ambiguë, d'un ciel tournant lorsqu'il explique les durées des nuits et des jours variables suivant la latitude considérée : « Estos polos son como ejes sobre que se rodea el cielo, estando ellos siempre en un mismo lugar »²⁵.

La question du Septentrion soulevée par Luis, l'un des trois interlocuteurs du *Jardín*, est pour ainsi dire en vogue : cette région est de plus en plus fréquentée du fait des liaisons commerciales par voie maritime alors que, plus à l'est, l'intérieur des terres de la Russie reste encore inexploré et peu accessible. Plusieurs ouvrages s'attachent à décrire et à situer le Septentrion : à *l'Histoire du Septentrion* d'Olaus Magnus, s'ajoutent sa *Carta Marina* (1539)²⁶, le *Mémoire sur la Scythie et le Septentrion* de Sigismond de Herberstein écrit en 1517 et publié en 1549 et la *Cosmographie universelle* de Sebastian Münster, publiée en 1544, dont le tome 4 traite de l'Europe du Nord²⁷. En fait, l'exposé de notre auteur repose sur une utilisation presque exclusive et fidèle des témoignages et des connaissances d'Olaus Magnus. D'emblée, Antonio, véritable projection de Torquemada dans ce dialogue, prévient qu'il ne peut aborder la question du Septentrion sans préalablement donner un aperçu des cinq zones de la terre et de leurs homologues célestes : il utilise en partie la cosmographie en vigueur à la mi 14^e siècle : les cinq climats sont déterminés par les cinq zones de la terre – deux polaires, une torride et deux tempérées – ; sa circonférence forme l'équateur qui traverse la zone torride. Mais la nouveauté tient à la connaissance du peuplement des zones qui étaient réputées inhabitables par les anciens, par les Pères de l'Église (saint Augustin), mais aussi par des contemporains de Torquemada, Hernán Núñez dit le Comendador Griego et l'astronome

²³ P. ZUMTHOR, *La mesure...*, p. 224-225 : l'Église avec l'autorité de la Bible a imposé la vision d'une terre plate qui s'est maintenue jusqu'au 14^e siècle mais qui est mise en cause dès le 15^e siècle. Nicolas de Cuse, vers 1450, évoque l'infinité de l'univers et met en doute la notion (déjà ébranlée) de centre du monde; Toscanelli, médecin et astronome, adresse au roi du Portugal en 1474 sa Carte pour tenter de le convaincre d'envoyer ses marins en expédition aux Indes par l'Ouest.

²⁴ P. ZUMTHOR, *La mesure...*, p. 226 : cette œuvre a circulé avant sa publication posthume.

²⁵ A. de TORQUEMADA, *Jardín...*, p. 240.

²⁶ Olaus MAGNUS, *Carta Marina*, éditée et racontée par Elena Balzamo, Paris, José Corti, coll. Merveilleux, n°26, 2005.

²⁷ Les écrits contemporains abondent : le *Tractatus de duabus Samartis Asiania et Europiana* de Mathias de Miechow, Cracovie, 1517, dont l'intérêt politique est de montrer l'ancienne origine européenne des slaves (Polonais), décrit en fait les terres du nord et a constitué une précieuse source d'informations jusqu'à la publication du traité de S. de Herberstein ; voir sur cet auteur polonais, Teresa JAROSZENSKA, « À la découverte de l'Europe de l'Est: le *Tractatus de duabus Samartis Asiania et Europiana* de Mathias de Miechow », in *Les représentations de l'autre du Moyen-Âge au XVII^e siècle*, études réunies par Evelyne Berriot-Salvadore, Université de Saint-Étienne, 1995: p. 17-30: p. 17-18. Il semble que ce Mathias de Miechow, appelé Miéchiowita, soit le Moscovita Polonio cité par Torquemada (*Jardín...*, p. 271). Il y eut de nombreuses publications de cet ouvrage au 16^e siècle ainsi que des traductions (en allemand, italien...).

Gemma Frisius²⁸. Antonio réfute la théorie des zones inhabitables –pôles et zone torride– tout en soulignant que les plus grands savants ont des formulations hésitantes à ce sujet, tel Gemma Frisius qui évoque des terres « à peine habitables » dans son édition augmentée de la *Cosmographie* de Pierre Apian :

Hasta nuestros tiempos nunca se supo y entendió que ninguna de las otras zonas o partes de la tierra fuesen habitadas [...] siendo una cosa tan clara y notoria que no entiendo cómo pudieron engañarse y no solamente ellos [los antiguos] sino que también los modernos *aunque por una parte lo confiesan, por otra parece que lo están dudando* como se ve por la *Cosmografía* de Pedro Apiano vista y corregida por Gemma Frigio²⁹.

Le savoir géographique progresse ainsi essentiellement grâce aux connaissances expérimentales. Par ailleurs, on n'est pas dégagé du système médiéval caractérisé par une pluralité d'informations nouvelles qui coexistent avec des notions héritées de traditions plus ou moins anciennes, empêchant une conception uniforme³⁰. Ce sont les expéditions le long des côtes africaines qui apportent la démonstration que ces terres sont effectivement habitées. Les pôles sont également habitables en dépit de la rigueur du climat car le froid n'y est pas extrême au point d'être insupportable et, d'après Jacob Ziegler, les hommes s'installent en fait dans la partie la moins glaciale³¹. La chaleur de la zone torride n'empêche pas davantage les hommes de s'y établir : dans tous les cas, suivant les zones où ils vivent, ils sont dotés de propriétés particulières grâce auxquelles ils s'adaptent aux conditions climatiques et naturelles qu'ils doivent endurer. C'est donc la Nature, observe Antonio, qui, dans sa perfection, permet l'adaptabilité. L'auteur participe de cette conception d'une certaine autorité à l'époque, suivant laquelle la Nature pourvoit ses diverses créations de qualités complémentaires et organise ainsi leur compatibilité³².

La curiosité de Torquemada n'est pas assortie d'une démarche scientifique, comme nous l'avons déjà souligné : il met à peu près sur un même plan tous les érudits et savants sans

²⁸ Le mathématicien et astronome Gemma Frisius (1508-1558) corrige la *Cosmographie* de Pierre Apian (Peter Bennewitz, 1495-1552) écrite en 1524. Torquemada ne se réfère sans doute qu'à la version augmentée, publiée et traduite dès la mi-16^e siècle (*Libro de la cosmographia de Pedro Apiano, el qual trata la descripción del mundo, y sus partes [...] augmentado por [...] Gemma Frisio [...] con otros dos libros del dicho Gemma, de la materia mesma. Agora nueuamete traduzidos en Romance Castellano*, Amberes, 1548, British Library).

²⁹ *Jardín...*, p. 241, nous soulignons.

³⁰ Miguel Ángel LADERO QUESADA, *Espacios del hombre medieval, Cuadernos de Historia*, 95, Madrid, Arco Libro, 2002, p. 13-14; l'auteur renvoie à l'ouvrage de J.R.S. Philips, *The medieval expansion of Europe*, Oxford, 1988.

³¹ Jacob Ziegler, 1470-1549, *Quae Intus continentur, Syria [...] Palestina [...] Arabia [...] Aegyptus [...] Schondia [...] Holmiae [...] Regionum superiorum, singulae tabulae geographicae*, Argentorati [Strasbourg], 1532.

³² *Jardín...*, p. 252, 279, Antonio insiste sur cette notion qui est également développée par F. López de Gómara dans son *Historia general de las Indias occidentales* (1552), voir C. GLACKEN, *Histoire de la pensée géographique*, III, *Les temps modernes, 15^e -17^e siècles*, p. 30. Nous évitons d'employer l'adjectif « naturaliste » car c'est Dieu qui est la source première de tout et non la Nature elle-même.

distinguer la spécificité d'un mathématicien astronome de celle d'un humaniste tel que Hernán Núñez. Son approche des savoirs nouveaux semble ne pouvoir découler que d'une appréciation personnelle à partir des documents accessibles de façon plus ou moins directe. Torquemada n'est pas au cœur des expériences et il n'établit pas les documents, au contraire des cartographes et mathématiciens géographes de l'école allemande de Nuremberg (Peurbach, Gemma Frisius), ou de l'école de Saint-Dié (animée par le Duc de Lorraine), par exemple. Cependant il ne fait pas figure de simple compilateur dans la mesure où le dialogue, en introduisant la connaissance du monde et de sa population, met l'accent sur des questions cruciales qui découlent de la confrontation de ces savoirs en même temps qu'elles signifient la caducité de certaines opinions.

L'auteur est amené à exposer sa conception du monde en abordant la question de l'occupation humaine des zones réputées inhabitables, occupation qui a deux conséquences : la première est liée à la théorie des Antipodes qui implique la sphéricité de la terre³³ ; la seconde touche à la Genèse et au sacré : plus l'on reconnaît l'importance de la surface terrestre accessible aux hommes, plus on voit se réduire les possibilités de localiser le Paradis dont on admet encore qu'il se trouve en un endroit inaccessible de la terre. Du même coup, l'hydrographie sacrée établie dans la Bible est remise en question.

Une fois reconnue l'habitabilité du Septentrion, la difficulté est de le circonscrire, de le situer par rapport à l'Europe et à l'Asie, et de part et d'autre du pôle. Il est admis que l'Europe est la plus petite des trois parties de la terre mais nul ne connaît son étendue et ses limites car la partie orientale de la Moscovie (la Russie) est encore très peu explorée. De même la distance au pôle n'est pas bien établie, pas plus que l'étendue que peuvent représenter les terres polaires, ni leur possible contact avec l'Asie. Les erreurs qui en découlent sont visibles dans la *Carta marina* d'Olaus Magnus, faite à partir de son voyage de 1518-1519 : les pays baltes sont orientés beaucoup trop vers le nord et l'occident, par exemple ; la mer Blanche est un lac fermé, le *lacus albus* et ni la mer Baltique – *mare Gothicum, Sueticum et Botnicum* – ni le golfe de Finlande ne sont orientés et proportionnés de façon exacte ; enfin la Scandinavie va jusqu'au pôle³⁴. La définition de ce territoire et de ses habitants requiert, faute d'une connaissance géographique complète, les notions de confins, limite et bout du monde : les Hyperboréens sont-ils bien des gens qui vivent aux confins de l'Asie et du Septentrion ? Le

³³ *Jardín...*, p. 242-244 : à propos des antipodes et p. 255-257 : la démonstration du raccourcissement des jours et des nuits alternativement.

³⁴ *Carta marina*, p. 61. Il faut attendre l'*Atlas sive cosmographicae meditationes de fabrica mundi* de Gérard Mercator (1512-1594) qui est la 1^{ère} édition complète posthume (1595) ou encore ses documents cartographiques publiés la même année *Septentrionalium Terrarum descriptio* pour une représentation plus exacte du golfe et de la mer de Finlande.

peuple légendaire qui dans l'imaginaire habite la terre glaciale du Septentrion devient-il peu à peu réel ? La longue ignorance qu'on a eue de leur existence est bien l'indice irréfutable de leur éloignement. La durée se lit donc comme une expression de la distance. Mais les Hyperboréens sont à redéfinir, d'autant que les interrogations sur les limites de l'Europe, de l'Asie et du Septentrion demeurent entières et semblent se cristalliser dans des formules telles que confines, « quicios del mundo », « postreros rodeos de las estrellas », « últimos fines » que Torquemada répète en citant Pline, Solin, Pomponius Mela et Paulo Jovio. On touche ainsi la limite du savoir avec cette définition des Moscovites qui exprime toutes les inconnues: « [Los autores] dicen en otra parte que los moscovitas confinan con los Tártaros y hacia el Septentrión, son tenidos por los últimos moradores del mundo y hacia el poniente confinan con el mar de Dantisco»³⁵.

Définir c'est concevoir la fin d'une étendue pour identifier l'espace circonscrit par cette limite ; l'imaginaire géographique a créé de cette façon un lieu qui semble exprimer toute la nécessité ontologique de définir : ce sont les monts Riphées qui, chez les anciens, constituent un point de repère symbolique, situé en Scythie, au nord de la mer Noire³⁶. Ces monts Riphées³⁷ très hauts bornent le monde connu d'une redoutable barrière³⁸, décrite dans les mêmes termes par Pline et Solin comme une zone constamment tourmentée, neigeuse, glaciale³⁹. Dans ce sens, l'ailleurs, qui s'oppose à l'espace connu, est marqué par une étrangeté⁴⁰ qui peut être effroyable. Les monts Riphées, cette frontière imaginaire évoquée plus haut, sont au cœur d'une discussion dont Torquemada se fait l'écho, en exposant l'opinion de l'allemand Jacob Ziegler (qu'il appelle parfois Juan), corroborée par celle de Sigismond Herberstein, auteur de *Rerum moscovitarum comentarii* (1549), où figurent les cartes les plus anciennes de la Russie. Tous deux nient l'existence de ces hautes montagnes et

³⁵ *Jardín...*, p. 263. Ce sont les termes que l'auteur attribue à Paulo Jovio mais que l'italien reprend d'un Moscovite, ambassadeur à Rome.

³⁶ Aristéas de Proconèse dans *Arimaspea*, cité par Hérodote, mentionne les Monts Riphées qui séparent les Hyperboréens des Arimaspes (qui n'ont qu'un œil) ; cette chaîne de montagne devient un topos des récits sur le nord-est de l'Europe. Hippocrate en fait la frontière nord de la Scythie d'où vient le vent glacial, *boreas* ; au nord de ces monts, le pays des Hyperboréens est un paradis : voir *Jardín...*, p. 246-247; J-P ROUX, *Les explorateurs...*, p. 24, T. JAROSZENSKA, « À la découverte... », p. 23.

³⁷ *Jardín...*, livre 2, p. 110 : les monts du Caucase sont identifiés comme lieu où le Gange prend sa source.

³⁸ P. ZUMTHOR, *La mesure...*, p. 240-247 : on peut expliquer cette barrière psychologique autant que géographique par les grandes peurs qu'avaient suscitées les Mongols (Tartares) par le passé, même si au 14^e siècle des missions avaient favorisé la communication avec cette région. L'homme occidental s'est plutôt tourné vers l'océan, vers l'Ouest, quand il a entrepris de grandes expéditions.

³⁹ *Jardín...*, livre 5, p. 249: Torquemada cite Solin: "Región cubierta con las continuas nubes y heladas [...] y es una parte del mundo dañada y metida de naturaleza en una nube de oscuridad en los escondrijos del Aquilón".

⁴⁰ *Ibid.*, p. 263 et p. 234 : la connaissance du Septentrion est longtemps restée fondée sur des auteurs anciens, Orose et Martianus, au lieu de s'appuyer sur des expériences qui datent du XI^e s. (celle d'Adam de Brême, évêque d'Hambourg ou sur *Topographia hiberniae* de Giraud de Cambrie au XII^e siècle sur l'Irlande. Les voyages des Vikings puis les missions d'évangélisation (IX^e siècle) ont engendré des légendes.

Ziegler s'appuie sur son expérience personnelle : là où l'on situe les monts Riphées, il n'a vu qu'une terre sans accident. Le Moscovite également, parmi les premiers, nie leur existence quand il décrit les Carpates⁴¹. Antonio, convaincu de l'existence de ces monts, conclut à l'erreur⁴².

Cette montagne imaginaire et mobile constitue la limite sans cesse repoussée de la connaissance géographique. Il lui est associé l'idée, formulée avec de plus en plus de certitude depuis Pline jusqu'à l'évêque et historien Paulo Jovio (1483-1552), que de l'autre côté vit un peuple heureux, doté de qualités exceptionnelles⁴³. Ce peuple, assimilé aux Hyperboréens, est remis en question quand des voyageurs comme Olaus Magnus entrent en contact avec les habitants des côtes danoises, norvégiennes, suédoises et finlandaises⁴⁴. Torquemada, tout en gardant la vision légendaire des monts Riphées, revient à cette partie du Septentrion, désormais documentée et donc plus familière. Dès lors que l'ensemble de ces royaumes parfaitement identifiés est assimilable au berceau des légendes liées au Septentrion, la connaissance des zones nordiques repousse en quelque sorte les limites de la curiosité et des légendes vers la partie asiatique du pôle d'une part et d'autre part vers l'intérieur des terres septentrionales. Ainsi, à propos de la partie inconnue du pôle, appelée l'autre côté, Antonio rapporte une légende de Silène⁴⁵ concernant l'existence d'une terre presque infinie, située hors des îles (c'est-à-dire les trois continents, Europe, Asie, Afrique) et dont les habitants gigantesques auraient essayé d'envahir lesdits continents en passant par les Hyperborées, au-delà desquelles ils seraient finalement retournés. Dans ces mêmes terres lointaines, il existe un autre peuple habitant de grandes villes et dont la région se termine par un lieu d'où on ne revient pas, ni lumineux ni obscur, traversé par deux fleuves, l'un de plaisirs, l'autre de tristesse, sur les rives desquels poussent des arbres dont les fruits communiquent à celui qui les mange les propriétés respectives des deux cours d'eau. Suivant l'observation de Bernardo, on voit bien que les légendes des monts Riphées et Hyperboréens, deux chaînes de montagne fictives qui figurent sur les cartes jusqu'au 16^e siècle, sont interchangeable et relèvent de la

⁴¹ T. JAROSZENSKA, « Á la découverte... », p.25.

⁴² *Jardín...*, p. 270 : «Si yerran en el asiento de una cosa tan común y notoria como estos montes, y van contradiciéndose, siendo situados en tierra de cristianos o en el fin de ella, pues ahora se llama Moscovia la provincia donde los antiguos los pintan, mal podrían acertar en partes más remotas y fuera de la tierra de que tenemos mayor noticia».

⁴³ *Ibid.*, Pline: p. 248; on retrouve les mêmes propos chez Solin (p. 249) et Pomponius Mela (p. 250).

⁴⁴ D'ailleurs les monts Riphées ne figurent pas sur la *Carta marina* de l'archevêque d'Uppsala car la zone à laquelle s'intéresse le suédois, se situe trop à l'ouest pour pouvoir englober les fameux monts Riphées qui sont situés confusément, vers le Tanais (sans doute le Don ou la Volga) fleuve frontière entre Asie et Europe; Tanais est le nom d'une ancienne cité sur l'actuelle mer d'Azov.

⁴⁵ Ce récit est raconté par l'historien Théopompe de Chios (4^e siècle av. JC) d'après le sophiste Elie (3^e siècle), *Histoires variées* que cite Torquemada.

même nécessité de représenter et peupler l'espace inconnu. Toutefois si la dimension merveilleuse tient au pouvoir de la Nature (dont elle est le signe), sa fonction consiste à combler le hiatus entre le savoir et la conscience d'ignorer. Elle existe comme matière relative et évolutive⁴⁶. L'imaginaire est une réponse produite rationnellement dans le processus duel de la connaissance gagnant du terrain sur l'ignorance. En toute logique donc, la légende est jugée fautive dès lors que le savoir s'impose et la supplante, comme en témoigne une réaction d'Antonio qui admet pour certaine la géographie moderne et qualifie *ipso facto* de mensonge la légende des loups garous rapportée sur les Moscovites⁴⁷ :

Los más de los geógrafos antiguos o casi todos dicen lo que vos decís [...]; pero yo no puedo creerlo, ni los modernos, que ahora escriben de esta tierra [...] y así lo podéis tener por mentira, salvo si entre estas gentes había algunos hechiceros o encantadores en aquellos tiempos, que con su arte hiciesen entender que era propio de los que habitaban aquella provincia hacer cada año esta mudanza⁴⁸.

Par contraste avec la légende de Silène encore vivante et destinée en quelque sorte à peupler le pôle, la connaissance des pays nordiques, établie grâce aux écrits et aux témoignages émanant d'expériences vécues, rend les légendes caduques. Chez Torquemada, l'usage du merveilleux répond à la nécessité rationnelle d'expliquer⁴⁹. Et si l'on peut définir les livres de *mirabilia* par leur intention d'enseigner en surprenant⁵⁰, on mesure avec quel discernement Torquemada use de l'émerveillement dans tout son exposé du Livre 5.

La lecture de ce livre 5 laisse une solide impression de parti pris profane : il n'y est pas question de l'eau qui recouvre la terre ni, par là même, de la situation du paradis. Torquemada distingue de cette façon la sphéricité de la terre et la localisation du Paradis. Cette séparation lui permet de traiter rationnellement de la durée des jours suivant les latitudes, des antipodes et de l'habitabilité du monde, autant de questions fondamentales qui ne s'accommodent guère

⁴⁶ *Jardín...*, p. 269-270: «Vos decís la verdad; y cierto, la tierra que por aquellas partes no está descubierta debe ser mucha y con muchas cosas de grande admiración para los que no las sabemos» (nous soulignons). Voir Asunción RALLO GRUSS, «Maravilla y erudición en el humanismo español: *El Jardín de flores curiosas* de Antonio de Torquemada» in *La maravilla escrita, Torquemada y el siglo de oro*, ed. J. Matas Caballero y J. J. Alonso Parandones, Universidad de León, 2005, p. 113-173: «las maravillas dejan de serlo al integrarse en la 'vía ordinaria' de lo conocido; el misterio depende de la extensión del mundo y de la escasez o abundancia de noticias», p. 129-130.

⁴⁷ *Jardín...*, livre 5, p. 270: Bernardo: «Y es que en esta tierra de los Moscovitas hay una provincia que llaman de los Neuros, los cuales en ciertos meses del verano se convierten en lobos y después se tornan otra vez a convertir en hombres».

⁴⁸ *Ibid.*, livre 5, p. 271.

⁴⁹ *Ibid.*, livre 5, p. 258 : Fidèle à Olaus Magnus Torquemada cite Tile (Thulé) sans aucun développement : il ne fait que l'englober dans ces terres habitables du nord. Olaus Magnus assimile Islande et Thulé dans son *Historia de las gentes septentrionales*, p. 87 ; par ailleurs dans sa *Carta marina*, il dessine les deux îles comme étant différentes.

⁵⁰ Lina RODRÍGUEZ CACHO, *Jardín de Flores Curiosas*, in *Obras completas*, Introduction, XXXIII-XXXIX, Ginebra-Madrid, Turner libros, Biblioteca Castro, 1994 parle du «propósito de enseñar a través del asombro y la admiración».

des dogmes religieux. L'auteur ne dépasse pas l'incompatibilité entre questions géographiques et religion ; il contourne la difficulté en restant en deçà de la confrontation des deux domaines. La différence de perspective entre le Livre 5 et le Livre 2 est irréductible car le livre 2 pose la question de l'origine de l'eau, indissociable du lieu originel, le paradis.

Le discours du livre 2 part de l'émerveillement que suscite l'eau jaillissante. D'ailleurs, le cadre du *locus amœnus* dans lequel se déroule le dialogue n'a pas la seule fonction topique d'une nature propice à la conversation ; il présente aussi la valeur réelle de la nature comme création en acte et source d'émerveillement pour l'homme qui l'habite et qui, grâce à son esprit, peut prendre la pleine mesure de ce prodige⁵¹. Antonio rappelle que l'eau est une : la mer, source unique, se divise en plusieurs types. La traversée de terres différentes lui confère des qualités spécifiques et variées de même qu'elle explique toutes ses formes. Torquemada renvoie à son contemporain et compatriote Pedro Mexía dans sa *Silva de varia lección* (1540)⁵² tout en estimant, à travers Luis, qu'il n'est pas très exhaustif sur la question : c'est pourquoi il revient sur les pouvoirs prodigieux de certaines sources et lacs, en apportant les références de plusieurs autorités dont Aeneas Silvio Piccolomini et Andreas Valvasor⁵³. Le doute naît dans l'esprit de Bernardo et si l'on s'accorde à trouver certaines descriptions exagérées, d'autres sont crédibles ; Antonio semble s'en rapporter à la foi qu'ont les différents auteurs en ces expériences miraculeuses : « Ninguna cosa que se diga deya de creer que puede ser así y más, cuando hay autores que la digan, que aunque alguno tenga vicio de alargarse, otros no dejarán de decir la verdad »⁵⁴. C'est avec une attitude bien différente qu'Antonio revient à la question des fleuves pour comparer de façon toute rationnelle les fleuves connus d'Europe, d'Asie et d'Afrique à ceux infiniment plus grands des Indes Occidentales dont il donne une description physique très renseignée⁵⁵ qui provoque une question sur leur source. Antonio renvoie alors à *L'Ecclésiaste*: « Tous les fleuves entrent dans la mer et la mer n'en regorge point » (I, 7). Les fleuves retournent à leur source en vertu de la circulation complexe

⁵¹ *Jardín...*, livre 2, p. 85 et livre 5, p. 237: «Pues sentémonos aquí juntos, que no hallaremos poco aparejo para la contemplación de una de esas maravillas que habéis dicho; que cierto no es pequeña ver salir aquel chorro de agua tan pura y tan clara» et livre 5, p. 237 : « [...] el lugar donde nos hallamos es tan aparejado para pasarlo en buena conversación [...] ».

⁵² Pedro MEXIA (1497-1551), *Silva de varia lección*, miscellanées dont la première rédaction et la première impression datent de 1540. L'eau est abordée dans la 2^{ème} partie, chap. 25, 26, 31 (édition d'Antonio Castro, Cátedra, 2 volumes).

⁵³ *Jardín...*, livre 2, p. 86-95. Voir Eneas Silvio Piccolomini, *Cosmographia [...] in Asiae et Europae descriptione*, 1475, maintes fois imprimée : Venise, 1502, 1503 et Paris, 1509, par exemple. Torquemada cite la mappemonde du cartographe Giovanni Andrea Vavassore, *Tuto il mondo tereno*, publié en 1545, *ibid.*, p. 95.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 96.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 96: «[Orellana/Amazonas] es fama pública tener cincuenta leguas de anchura de boca cuando viene a entrar en la mar, y con la furia que lleva, hiende tanto por la agua salada que los que navegan llaman a aquella costa mar de agua dulce. El río de la Plata, poblado ya de nuestros españoles, es averiguado tener 25 leguas de ancho [...].»

de l'eau, pour en sortir à nouveau et continuer à couler. L'explication des origines ne peut être que sacrée. Antonio mesure toute la difficulté du sujet et il avoue ne pas être à la hauteur car l'origine des fleuves implique la localisation du paradis⁵⁶. D'emblée, il reconnaît qu'il se perd dans cette question – « me confunde el entendimiento » – et il s'en remet aux propos des hommes savants et avisés, auprès desquels il ne trouvera d'ailleurs pas de solution positive. Le sujet qui touche au sacré impose à l'interlocuteur principal et, partant, à l'auteur, une distance prudente qui, en l'incitant à réfléchir sur la limite du savoir rationnel, suggère, même implicitement, la perspective d'élargissement de ce savoir. La démarche consiste à rappeler la tradition antique et médiévale jusqu'à buter sur l'obstacle issu de la confrontation entre expérience et croyance.

Le paradis est dépeint traditionnellement comme un jardin fertile et infiniment plaisant (Origène, Strabon, Bède le Vénérable) et il est situé en Orient, à une altitude telle qu'il n'a pu être touché par les eaux du déluge. Cette situation, qui favorise l'assimilation du paradis avec le mont Olympe ou avec le mont Athos⁵⁷, entraîne par ailleurs des discussions sur le climat froid et venteux des altitudes⁵⁸. Antonio coupe court à la controverse sur le climat qu'il juge stérile car elle ne s'appuie sur aucun fait avéré, sur aucune expérience. Son intervention, qui peut sembler une échappatoire car elle ne tranche pas la question et finit par rappeler « ce qui est communément admis », impose cependant la nécessité « d'être en accord avec la raison », elle-même fondée sur l'expérience⁵⁹. L'opinion générale est présentée ici comme une posture acceptable tant que rien d'autre ne peut lui être substitué. Tout en se soumettant à cette « commune opinion », Antonio souligne une difficulté insoluble : en admettant que le paradis soit sur la terre, où sont allés Adam et Eve après leur expulsion ? Pour explorer une autre voie et contourner cette difficulté, les interlocuteurs cherchent à procéder par déduction : selon la Bible, toute l'eau qui baigne la terre sort du Paradis en quatre fleuves, qui sont traditionnellement le Tigre, l'Euphrate, le Ghéon et le Fison. Il suffirait de localiser leurs sources pour connaître le lieu du Paradis⁶⁰. Mais seuls deux fleuves sont connus et identifiés de façon sûre ; pour ce qui est des deux autres, on ne sait s'il s'agit du Nil, du Jourdain ou du

⁵⁶ *Ibid.*, p. 97 : «Yo no tengo estas partes ni soy teólogo, ni tan leído ni visto en la sagrada escritura [...]. Porque, para tratar lo de los ríos que decís será forzoso declarar primero lo que se puede decir del paraíso terrenal».

⁵⁷ *Jardín...*, p. 103.

⁵⁸ C'est l'argument qu'oppose saint Thomas à une telle localisation et que Luis et Bernardo tentent de réfuter en alléguant l'existence de sommets hors des zones d'intempéries (*Ibid.*, p. 104).

⁵⁹ *Ibid.*, p. 104 : «Estas son cosas que se hablan y dicen como por adivinanzas y conjeturas, sin haberse nunca visto ni averiguado; y así cada uno siente y juzga lo que le parece que conforma con la razón; [...] digo que la común opinión de todos es que el Paraíso tiene su sitio en el Oriente».

⁶⁰ Les localisations données sont hasardeuses : le Mont Tauro (Caucase) pour l'Euphrate et le Tigre qui s'écoulent en Mésopotamie ; l'Atlas pour le Nil, *Ibid.*, p. 111.

Gange. De plus, Luis oppose à cette démonstration l'argument de la dispersion des sources qui invalide la définition du paradis comme source de toutes les eaux et rend impossible sa localisation. Antonio repousse cette contradiction en évoquant les parcours sinueux des cours d'eau : leurs nombreuses résurgences nous en font perdre la trace.

L'intérêt de la dynamique intellectuelle du dialogue est bien mis en évidence dans ce passage car Luis, interlocuteur discret, utilise *a contrario* un mode de raisonnement déjà employé dans la discussion sur les monts Riphées (*supra* p.7) et qui consiste à considérer le temps mis à découvrir une chose comme preuve de son éloignement : Luis indique ainsi le paradoxe entre le fait qu'on ignore toujours où se trouve le paradis alors qu'il est censé se situer dans un espace relativement proche. Antonio ne pouvant résoudre ce paradoxe pense finalement, comme le philologue et théologien de Gubbio, Giulio Gabrielli, que le paradis a disparu lors du déluge, car l'homme n'en était pas digne⁶¹. On voit bien que Torquemada pose les problèmes mais que son plus fidèle représentant, Antonio, s'exprime essentiellement par le biais d'autorités antiques et médiévales qui lui permettent de respecter les dogmes et les croyances. Alors que dans le livre 5 il est convaincu que la terre est ronde, il explique, dans le livre 2, qu'avant le déluge, la terre était plate. Coupant court au débat sur l'emplacement du paradis, Antonio propose de s'en tenir au principe de secret divin formulé par saint Augustin⁶² ; néanmoins la raison qui lui fait abandonner la discussion, outre qu'il avoue la limite de ses compétences, réside dans l'irrationalité de la matière qui ne relève pas du savoir « moderne » : elle est invérifiable donc hors de l'expérience.

Au terme de cette analyse, il apparaît que dans les deux livres pourtant si différents, Torquemada, ne se lance pas éperdument dans les curiosités (*mirabilia*), comme genre favori des esprits curieux mais non savants. Il manipule avec sagacité l'argumentation afin de dégager les points fragiles et d'y amener son lecteur, ouvrant la voie à une réflexion possible. Son dialogue présente un aspect critique plus important que ce que lui reconnaissent ceux qui considèrent exclusivement le merveilleux dans cet ouvrage. Torquemada n'est pas un scientifique mais il fait œuvre de transmission et de vulgarisation des connaissances en livrant en quelque sorte un état des grandes questions de son époque. On ne peut nier qu'il met en évidence le poids de la tradition sur le savoir et en cela la part qu'il prend dans la défense de

⁶¹ C'est, d'après Torquemada, *Ibid.*, p. 108, la théorie de Giulio Gabrielli de Gubbio, dit Eugubino, philosophe, philologue, traducteur et théologien, mort en 1579.

⁶² *Jardín...*, p. 116 : «Pareciéndole a San Agustín que ése era un secreto que Dios quiso que no le supiésemos, sino guardarlo para sí, dice que ninguno puede saber ciertamente adonde está el Paraíso terreno, si no fuese por revelación divina. Y lo mismo pudiera decir de los cuatro ríos que de él salen; y pues ésta es materia que, cuanto más la anduviéramos escudriñando y revolviendo hemos de encontrar mayores dificultades en ella, lo mejor será que la dejemos para otros de mayores letras».

la curiosité participe de l'esprit moderne : «Pocas veces un hombre que sea curioso puede ser juntamente necio, porque son dos cosas que con dificultad se compadecen»⁶³.

Florence Dumora
Université de Reims Champagne-Ardenne, CIRLEP
CRES-LECEMO

⁶³ *Ibid.*, livre 2, p. 83.